

Le métier d'écrivain me paraît encore un mythe, une perception dont Nicholas Dickner a fait l'écho lors de sa conférence ; se remémorant lorsque plus jeune être publié en tant qu'auteur lui semblait un mirage lointain. Après vous c'est seulement le deuxième écrivain de métier avec qui j'ai eu la chance d'échanger sur les aspects professionnels de l'art littéraire.

Pourtant le texte écrit est partout, d'autant plus selon moi depuis l'avènement des médias sociaux ; je me rappelle lorsque le « texto » était pour mes parents une aberration générationnelle. Maintenant tout le monde « post » sur Facebook ou publie ses opinions sur divers plateformes publiques.

Il y a donc une disparité étrange entre la popularité du medium qu'est l'écriture et sa perception populaire, « intellectuel » avec toutes les connotations que ce terme peut engendrer, élitiste, demandant, hermétique, et souvent légèrement parvenu.

Chaque forme d'expression artistique, chaque médium contient un répertoire considéré comme destiné aux initiés. Le cinéma a ses Fellini, Tarkovsky et Bergman mais personne ne le pense comme étant hors d'atteinte, de plus devenir acteur est la quintessence du rêve populaire.

Je m'interroge donc depuis longtemps comment concilier le plaisir sensuel que me donne la lecture et mes aspirations à une régénération formelle et esthétique ; tout ceci dans un contexte économique où l'on peut vivre de son art.

Nicholas Dickner en discutant de son parcours personnel m'a montré l'exemple d'un type de carrière, un cheminement possible. Une approche à l'écriture qui évolue ; évidemment la jeunesse plus égotique et fanfaronne suivit d'une certaine sobriété après les ébats universitaires.

Il me semble qu'il y a une erreur logique dans l'écrasement du fil chronologique de la carrière ; s'il a eu la chance de publier ses textes plus sobres c'est que son premier recueil de nouvelles a reçu un certain succès chez la critique des « initiés ». Un succès difficile à imaginer dans une écriture plus retenue et lisse. C'est ainsi qu'une fois accepté, on passe à la prochaine étape ; le succès populaire. L'entrée d'argent passe de la subvention et du support d'un mécène à la vente grand publique. Il y a alors interrogation sur le lecteur, sur la pertinence d'alambiquer son écriture à la recherche d'une avant-garde illusoire si elle ne *parle* qu'à une minorité.

Six degrés de libertés est le seul texte de M. Dickner dont j'ai fait la lecture. J'ai pris un grand plaisir dans l'aspect chaleureux de la construction mythologique des trois protagonistes ; surtout des deux amis, leur parc à remorque d'enfance évoque une mélancolie mesurée, on plonge dans le roman et on s'attache. Le travail au niveau temporel est précis et souple ; les ellipses disparaissent derrière le découpage en paragraphes courts, les chapitres s'enchaînent naturellement et les deux fils chronologiques se tissent aisément. Il manque cependant quelque chose pour moi, je ne saurai quoi dire. C'est un livre bien foutu dans lequel j'ai envie de foutre de la dynamite.

C'est peut-être une trace de ce que j'appelle la seconde adolescence qui s'étire d'habitude des seize ans jusqu'à la mi-vingtaine. Un romantisme naïf, une touche d'individualisme dépassé qui puise dans Nietzsche, Dostoïevski, les

existentialistes (bon moi les existentialistes j'ai contourné le précipice) et le tout finit d'habitude avec un beau nœud de Kundera et de post-structuralisme.

Et c'est donc une question qui me tracasse, comment trouver une langue qui est honnête avec mon vécu, ce qui nécessite automatiquement innovation (je ne suis pas de ceux qui croient en la réincarnation, chacun est « nouveau ») tout en ne tombant pas dans le cliché de la seconde adolescence.

Je ne parle encore ici que du travail personnel sur la langue et non de la réalité économique du métier. Tout le monde autour de moi lit, qu'ils appellent cela lire ou non. De plus ils innovent constamment, de par le changement dans les médiums qu'ils utilisent, dans la démographie, l'immigration et aussi pour une raison qui m'apparaît évidente ; l'actualisation chez l'individu doit à un certain point traverser la morphologie du langage, écrit ou parlé. On n'évite pas le processus. Pour moi l'avant-garde n'est pas un retrait du populaire, au contraire, c'est essayer d'être son propre contemporain. Et pourtant on dirait parfois que le récit populaire, tel qu'il se vend dans les grandes librairies, est cristallisé. Ce ne pourrait être plus faux, c'est là une erreur de distorsion temporelle encore une fois. Dan Brown, au XIX, ça aurait été une bombe.

Le fait est que le découpage en catégories et niveaux de lectures de la littérature est au confluent de conditions économiques de production, de politiques du gouvernement, de jury qui assignent des prix, d'émission de variété qui promeuvent certaines œuvres, de réalités de consommation et la liste ne s'arrête pas.

Bref le *pop*, ça n'existe pas comme catégorie esthétique, c'est ce qui se vend et c'est tout.

Six degrés de liberté c'est un roman qui m'apparaît à la fois innovateur, inventif et résolument contemporain cependant il me laisse un arrière-goût légèrement réactionnaire. J'ai l'impression que quelque chose reste refoulé, réprimé.

Parenthèse ; malgré ma grande admiration pour certains surréalistes (Paul Éluard est mon poète préféré, suivi d'Aragon) je déteste les manifestes, les proclamations grandiloquentes de révolution. Bref je ne supporte pas André Breton. La gratuité formelle aussi ça m'énerve, on ne fout pas de la dynamite dans un livre pour rien, on veut une nouvelle esthétique, percuté le nouveau présent.

Donc lorsque je dis que quelque chose est refoulé, réprimé, ce n'est au sens psycho-mythique des Freudiens surréalistes dont les idées me barbent, c'est au niveau de la langue, de la structure. Je sens que la maîtrise de la langue et la sobriété ont été élevées à un étrange piédestal.

Lorsque j'ai posé une question sur le mouvement open-source et le *free software* à M. Dickner j'ai vu des éclairs dans les yeux, il semblait prêt à en jaser pendant des heures. Pourtant on n'en voit que de légères traces dans le roman. La fin du roman avec la publication sur internet du code du OS du conteneur et des plans est clairement dans la lignée du mouvement linux, ça évoque l'histoire d'Aaron Swartz. On pourrait dire choix délibéré, j'ai l'intuition d'un refoulement. Erreur de ma part ? De toute façon je ne critique jamais une œuvre selon l'intention, peu importe s'il s'est retenu pour raisons commerciales ou pour rejoindre le public, dans ma lecture, j'ai senti une autocensure.

J'ai l'impression qu'on se retient de dire qui l'on est.

C'est peut-être pour cela que je lis majoritairement de la littérature américaine, surtout celle des années 1960-1990 : Bellow, Updike, Lowell, Pynchon, DeLillo, David Foster Wallace (d'où les notes de bas de page), Philip Roth, Renata Adler. Chez ses auteurs il y a une immense technique combinée à une sensibilité esthétique sans pareils, et pourtant ça explose de partout. Bonus : Ils ont beaucoup vendu de livres. Pynchon a même été adapté par Paul Thomas Anderson, le plus grand réalisateur américain de sa génération alors que le livre qui a fait connaître Pynchon est notoire pour être scandaleux et impossible à lire.

En français le nouveau roman au sens large, même lorsqu'il exagère ; Claude Simon m'exalte, les premiers de Le Clézio (Le livre des fuites), Ducharme, Leduc (La batarde), Marie-Claire Blais, l'étrange bibitte qu'est Jean Basile (l'écrivain que je trouvais le plus proche de mon Montréal, pour ensuite apprendre qu'il s'agit d'un Français immigré lorsqu'il était étudiant...), etc.

Je me retrouve dans certains aspects du parcours de M. Dickner, la capacité de faire des petits job en technologies de l'information ou en programmation histoire de subvenir à ses besoins en attendant que le chèque arrive par exemple. D'autres où pas du tout, le processus d'écriture de révolutions par exemple ou la façon de répondre à pourquoi écrire. La réponse est simple pour moi. Un jour chez un ami musicien après une pratique d'un groupe d'amis j'ai gossé avec un banjo entre deux bières. Un autre ami trompettiste m'a regardé : « Q'est-ce tu fais ? Tu t'exprimes ? » Je ne comprends pas cette mystification du métier.

Je suis sorti de la conférence avec une plus grande intuition face à cet étrange métier qu'est l'écriture. Par quels chemins on passe, qui publie et dans quelle optique. J'ai une idée de parcours professionnel en tête ; une maîtrise en littérature ponctuée de chroniques dans un magazine tel que Urbania ou Nouveau Projet, une publication à faible tirage un peu avant-gardiste mais pas trop avec un certain succès critique, un poste à Radio-Canada pour une émission comme « plus on est de fous plus on lit », une subvention, un roman et ensuite on verra. Pour dire la vérité, peut-être suis-je un enfant gâté, mais c'est une perspective qui m'emmerde. J'aimerais bien avoir la paix pendant 6 mois, une légère avance pour un manuscrit avec un éditeur qui fait office de mentor - de conseiller stylistique et publier quelque chose qui résonne pour moi, que je pense qui résonnerait autour de moi, dans mon entourage proche au moins, malgré sa « difficulté » ou son « innovation » formelle.

Parce que le parcours que je viens de décrire qui commence avec la maîtrise, j'ai l'impression qu'il ne me colle pas à la peau, sans jugement face à ceux qui le suivent, je n'ai jamais été bien dans ces cercles et ces cliques. Je fonctionne mal en groupes. Ce n'est pas pour rien que j'ai décidé d'étudier en mathématiques, ça échappe au jugement et ça se fait largement seul. J'aimerais écrire pour décrire ma réalité et communiquer ce qui me travaille de l'intérieur, s'il faut que je la modèle à une qui ne me correspond pas, je ne vois pas tout à fait l'intérêt. C'est peut-être juste une troisième adolescence.